

COUPLES À LA DÉRIVE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Couples à la dérive : Danse avec moi / Mélanie Cousineau

Nom : Cousineau, Mélanie, 1979- , auteure.

Identifiants : Canadiana 20240021894 | ISBN 9782897839789

Classification : LCC PS8605.O9141 C68 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Geneviève Dastous

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MÉLANIE COUSINEAU

COUPLES À LA DÉRIVE
DANSE AVEC MOI



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Adversaires en VR, 2024

Maman solo cherche nounou, 2023

Last call pour le bonheur, 2022

Road trip : une virée mère-fille, 2021

Voyage désorganisé : destination Floride, 2019

Voyage désorganisé, 2019

Tout va bien aller, Béatrice!, 2018

Deux sœurs et un pompier, 2017

Karaoqué! Impossible de faire des conneries dans l'anonymat, 2016

Moi, maman?, 2016



Mélanie Cousineau - Auteure



melaniecousineau.com

*À Soso, Gazelle, Rockette et Bonzai,
Jardins Provost forever*

xxx

1

ON N'EST JAMAIS MIEUX SERVI QUE PAR SOI-MÊME

— Coucou, c'est moi !

J'entre dans la maison, un large sourire aux lèvres. La joie de vivre que le soleil nous a transmise toute la journée n'a d'égale que celle que je ressens. La liberté et la paix d'esprit se sont emparées de moi il y a plusieurs années. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'ai pris la décision d'écouter ma petite voix intérieure, de tourner le dos à la sécurité d'emploi et financière. J'ai choisi de faire de ma vie ce que j'en souhaite, d'en savourer chaque instant. Jusqu'à maintenant, c'est un franc succès. Je plane sur les ailes d'un oiseau et je me laisse porter par mes aspirations et mes désirs.

Il faut dire qu'apprendre qu'on attend des jumeaux, ça chamboule les plans sur un moyen temps. On a dû faire preuve d'ouverture d'esprit et je pense qu'on a relevé le défi haut la main. On se faisait tranquillement à l'idée d'accueillir un seul petit humain à la fois et c'était suffisamment angoissant. Parce qu'on va se le dire, devenir parents pour la première fois, c'est un méchant saut dans l'inconnu. Il n'existe pas de guide assorti

à l'enfant qu'on met au monde. Pas de manuel de l'utilisateur. Rien. Juste le GBS. Le gros bon sens. Dans notre cas, il a fallu en faire doublement usage.

Finalement, le doublé qu'on a exécuté était parfait. Juste parfait. Je me suis longtemps oubliée au profit du bien-être des êtres les plus précieux que la vie a décidé de m'envoyer. Bien que j'aie passé des mois à dormir sporadiquement, à changer des couches et à faire plus de brassées de pyjamas miniatures que la moyenne des gens que je connais, je n'ai regretté aucun de ces moments, glorieux ou pas. La vie est trop courte pour ça.

Je retire mes chaussures et dépose mes sacs. Aucune réponse ne m'est parvenue. Pourtant, la maison n'est pas très grande. Un bungalow de taille modeste que nous avons acquis à un prix tout aussi raisonnable alors que les jumeaux étaient tout jeunes. Heureusement pour nous, c'était bien avant que le marché immobilier s'enflamme.

Les lèvres toujours bien étirées et le sommet des joues remonté jusqu'aux yeux, je gravis la volée de marches qui me conduit au rez-de-chaussée. Je trouve la *familia*, attablée devant des burgers qui me font saliver.

— Hum, ça a l'air bon !

— Tu es là ? Je ne savais pas que tu soupais avec nous.

Mon chum, Charles-Antoine, dans toute sa splendeur. Avec la coulisse de moutarde qui lui dégouline dans la barbichette, c'est encore plus charmant. *Not!* D'un doigt, il rajuste ses lunettes sur son nez et prend une nouvelle bouchée.

— Ce n'est pas comme si je ne te l'avais pas répété avant de partir ce matin ! J'avais un rendez-vous avec mon éditeur et, ensuite, une séance de magasinage avec mes amies.

— C'est l'*fun* ta vie, toi ! commente mon fils, sans relever la tête, le geste lui demandant sûrement un effort trop considérable. Tu passes ton temps à t'amuser.

— Oui, et le plus beau dans tout ça, c'est qu'il ne tient qu'à toi pour faire de même. À condition que tu mettes toutes tes chances de ton côté.

— Et ça commence par finir ton secondaire, précise Camille, ce qui lui vaut une grimace de la part de son frère.

Les jumeaux reviennent à leur repas. Mon amoureux en profite pour reprendre le fil de la discussion initiale. Ma présence dans ma propre maison, qui n'était pas attendue, semble le remuer beaucoup trop. J'ai du mal à comprendre.

— Ton horaire est tellement difficile à suivre ! Tu ne peux pas me blâmer de n'avoir rien préparé pour toi. Tu dis toujours que tu détestes le gaspillage. Et personne ne mange les restants comme Nooky le faisait, avant son départ.

Nooky est cet adorable husky dont on a dû se départir, faute de temps pour s'en occuper. Les jumeaux nous en tiennent encore rigueur, d'ailleurs.

Je fais fi du commentaire de Charles-Antoine et, de mon index, j'essuie la mixture jaune qui gît toujours dans sa barbe.

Je dépose un baiser sur ses lèvres au passage. Justin et Camille sont concentrés sur l'écran de leur cellulaire. La fin du monde pourrait survenir qu'ils n'en auraient pas conscience.

— Je croyais qu'on avait interdit ces bidules à table, mentionné-je en leur embrassant le crâne à tour de rôle.

Camille se laisse faire, comme toujours, mais Justin esquive le contact comme si j'étais porteuse d'une bactérie mortelle. J'échappe un rire et marche vers le congélateur sans en faire de cas.

— Vous avez passé une belle journée ?

Ne m'attendant pas nécessairement à une réponse, je sors une galette congelée de l'emballage et la dépose dans une assiette.

— Il ne reste plus de pain, m'informe ma fille sans lever le regard de son téléphone.

— Encore une fois, je ne pensais pas que tu soupais avec nous, se défend mon chum. J'ai prévu le repas pour trois.

— *No problemo!* Je gère.

Un pain à sous-marin fera l'affaire, option de remplacement que je trouve sans problème dans le garde-manger. Je sors sur la terrasse et rallume le barbecue, encore tiède. Pendant la cuisson, je me joins à la discussion de mes copines sur le groupe qu'on a créé. Je leur envoie un *selfie*, armée de la large spatule métallique. Une série de commentaires ridicules s'ensuit, avant que la conversation bifurque sur la partie de volleyball de plage de ce soir.

Quand je rentre pour manger à mon tour, les membres de ma famille ont tous déserté la table. Charles-Antoine est affairé à ranger ce que les ados ont laissé traîner. À quatorze ans, ramasser quelque chose qu'on n'a pas utilisé équivaut à marcher la distance Montréal-Québec à pieds nus. Im-pos-si-ble.

— J'ai laissé les *chips* et les condiments sortis, au cas où tu en voudrais. Tu changes tellement souvent de manière de garnir ton burger que je ne sais plus trop ce que tu mets dedans.

— Tu n'exagères pas un peu, là ?

— Pas tant, non. Tes goûts varient autant que la météo.

— Dans ce cas, estime-toi chanceux que je sois encore avec toi !

Commentaire ironique qui me fait un bien fou.

— Ha ! ha ! Très drôle.

De nos jours, un couple qui dure plus de vingt ans est une rareté. Au fil des années, Charles-Antoine et moi avons eu nos hauts et nos bas, mais nous sommes restés unis à travers les épreuves. Parfois, on s'endurait davantage qu'on s'aimait, mais c'est grâce à ces moments de persévérance qu'on est encore ensemble aujourd'hui. Charles est l'homme qui me fait le plus rire au monde. Qui me faisait le plus rire, en fait. Parce qu'en y réfléchissant bien, je réalise que, depuis quelque temps, l'humour n'est plus vraiment au rendez-vous. Il a cédé sa place au sérieux et à la rigueur.

— Tu t'assois avec moi ? que je demande avant de mordre à pleines dents dans mon alléchant sandwich.

Il pose le bout de ses fesses sur la banquette devant moi et secoue la tête avec amusement.

— Tu n’aurais pas pu en mettre plus ?

Mes yeux noisette dévient sur le pain coupé en deux et la galette de bœuf qui le traverse. Du jus de viande me coule le long de l’avant-bras. Charles-Antoine va chercher un essuie-tout et me le tend avant de reprendre sa place.

— C’est vrai que j’ai peut-être exagéré un peu.

— Un peu ? Ça ne rentrera jamais dans ta bouche.

J’entame mon festin en y allant un étage à la fois. Un tambourinement sourd résonne dans l’escalier menant au sous-sol.

— M’man, as-tu lavé mon linge de basket ? J’ai une *game*, j’en ai besoin.

J’achève ma bouchée et m’essuie les lèvres avant de répondre :

— Ça dépend. L’as-tu mis dans la salle de lavage ou est-ce qu’il patauge encore dans la mare de vêtements sales qui recouvre le plancher de ta chambre ? Tu sais qu’il n’a pas de jambes, hein ? Il ne peut pas se rendre seul dans le panier.

Je m’esclaffe et prends une nouvelle bouchée, mastiquant soigneusement la viande et le pain que j’ai agrémentés d’une tranche d’oignon, de tomate et de cornichon. L’air satisfait qui flotte sur mon visage témoigne du bonheur dans lequel nagent mes papilles.

Le tambourinement reprend et mon beau frisé aux bras trop longs pour son corps se matérialise à mes côtés. Heureusement

que les couteaux que je distingue dans ses iris sombres ne sont pas réels, sinon je reposerais sur le sol, baignant dans mon sang. Comme toujours, une longue mèche en forme de boudin pendouille sur son front.

— Comment ça, ça dépend? Ma question était simple, me semble. Tu l’as lavé ou pas?

— Ne parle pas comme ça à ta mère, Justin! intervient mon chum de sa voix autoritaire de professeur d’université. Tu ne devrais pas te laisser traiter de la sorte, Gen. C’est toi, l’adulte. Pas le contraire.

Je me contente de hocher la tête avant de poursuivre candidement mon repas. Justin s’impatiente à mes côtés. Il jette un regard pressé à la montre intelligente qu’on lui a offerte pour son anniversaire. Je m’ennuie tellement du moment où ils avaient le bonheur facile, sa sœur et lui! Aujourd’hui, les cadeaux qu’ils espèrent coûtent la peau des fesses.

— Mamaaaaannn!

— Quoi?

— J’attends ta réponse! Tu l’as lavé ou pas?

J’adopte un air sérieux.

— C’est simple, Juju.

L’ado en pleine crise existentielle roule des yeux en réaction à l’appellation enfantine. Ça ne m’empêche pas de poursuivre

ma leçon de lavage 101. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, même si, à quatorze ans, Justin devrait être rendu beaucoup plus loin dans son apprentissage de la vie.

— Si tu l'as mis dans le panier de lavage avec le reste, il devrait être propre et se trouver sur ton lit. Dans le cas contraire, il empeste toujours sur le sol de ta chambre. Je peux manger, maintenant ?

Le plus puissant soupir du monde retentit et manque de faire voler ma tignasse brun foncé au passage.

— Ben là, je fais quoi, moi ? J'ai un match ce soir !

— Tu fais ton possible, mon grand. Désolé.

— Va falloir que je remette mon linge qui pue ! Je vais avoir l'air de quoi ? Ç'a pas d'allure !

Justin descend ronchonner dans son antre, se disant probablement que je suis la pire mère du monde. Pauvre petit. S'il savait comme il est chanceux d'avoir des parents aussi attentionnés ! Depuis son plus jeune âge, nous le couvrons d'amour, le conduisons à gauche et à droite pour ses pratiques de sport. Il a été trop gâté. Il est là, le nœud du problème.

Mon assiette maintenant vide, je vais la déposer au lave-vaisselle. Quand je relève la tête, Charles-Antoine est tout près, dans le vestibule. Il a enfilé sa casquette fétiche et ses clés cliquettent dans sa main.

— C'est à quelle heure, ton match ? me demande-t-il.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine au même moment où une douce chaleur m'envahit.

— Tu vas venir me voir jouer ? Oh, je suis trop contente !

Depuis le temps que j'attends ce moment-là ! Il fallait bien que la saison de volleyball tire à sa fin pour que ça arrive ! Ça fait un bail que j'ai arrêté de lui demander de venir m'encourager. À force de me faire dire non, j'ai fini par me dompter et ne plus poser la question.

— Laisse-moi le temps de me changer, annoncé-je joyeusement. Il faut aussi que je passe à la pharmacie pour...

— Je voulais juste connaître l'heure de ton match pour savoir si je serais encore debout à ton retour, Gen. Je suis en pleine préparation de cours et j'ai besoin de me coucher tôt pour être en super forme pour la rentrée.

Ma bonne humeur s'évanouit d'un coup, emportant avec elle la frénésie qui me gagnait.

— Il me semblait, aussi. Il est à vingt heures. Et je risque de rester avec les filles pour jaser un brin, après.

Je me retiens d'ajouter qu'elles ont du temps pour moi, elles. Alors que je revêts ma tenue de sport, je me sermonne silencieusement de m'être laissé emporter ainsi. Charles-Antoine n'est pas venu me voir jouer une seule fois. Pourquoi en aurait-il été autrement aujourd'hui ?

Des bras m'enveloppent par-derrière. Des lèvres effleurent ma nuque, là où mes sensations sont décuplées.

— Ne fais pas l'enfant, Amour.

Les baisers se poursuivent, mais le contact me laisse de glace. Même qu'il m'agace. Je fais un geste rapide de l'épaule pour me dégager. Charles-Antoine se redresse.

— Bon, tu es fâchée. Tant pis, moi, je dois y aller.

— Aller où ?

— Reconduire notre fils à son match. Justin, es-tu prêt ? s'écrie-t-il en se dirigeant vers la cage d'escalier.

Je sors de la chambre et jongle avec l'idée de m'enfermer à double tour dans la salle de bain pour vivre ma peine en toute intimité. Je suis jalouse de mon propre enfant. Pendant que ce tourbillon sévit dans mon esprit, Charles-Antoine sent le besoin de se justifier :

— Ses pneus de vélo sont trop mous, et à l'heure qu'il est, il sera en retard s'il se rend au parc à pied.

— Hum, hum. Je comprends.

Je lui sers la belle réponse. Encore ! J'ai l'impression de ne faire que ça, m'ajuster aux autres. À mon chum, surtout. On dirait que ce n'est jamais le temps pour nous deux. Il y a toujours quelque chose qui prime. Quand ce ne sont pas les activités sportives de Justin et de Camille qui l'occupent, c'est le boulot. À l'entendre parler, être professeur de science politique à l'université, ce n'est pas de tout repos. Il y a toujours une réunion par-ci, des corrections par-là. Et un peu trop de cinq à sept à mon goût.

Je ne suis pourtant pas une femme dépendante. J'ai mon cercle d'amies, mes activités et un métier qui me passionne et me permet de rencontrer une tonne de gens. Mais je dois avouer que mon amoureux me manque. Je m'ennuie des moments où rien d'autre que nous deux n'existait. Je sais que la vie de parents n'est pas de la tarte, mais maintenant que les jumeaux sont grands, pourquoi sommes-nous incapables de nous occuper du bonheur de l'autre ?

— À ce soir, dans mes rêves, Amour.

Les salutations de Charles-Antoine me tirent de mes pensées. J'en déduis qu'il dormira quand je reviendrai.

— Bye ! prononcé-je en déposant un baiser sur ses lèvres. Bon match, Juju, ajouté-je à l'intention de mon fils, toujours bougon.

— OK, me répond ce dernier.

La porte se ferme. Mon cœur se tord.